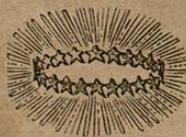


14 NAPOLÉON AU CONSEIL D'ÉTAT.

de leur indépendance, de leur dignité, de leur civilisation, de leur repos, et de leur bonheur; toi qui méprises les vaines conquêtes et les fausses grandeurs, et qui n'es pas descendue du ciel sur la terre pour l'opprimer, mais pour la délivrer, et pour l'embellir; toi qui fécondes le commerce et qui inspires les beaux-arts; toi qu'on ne peut servir qu'avec désintéressement, et qu'on ne peut aimer qu'avec transport; toi qui causes la première palpitation du jeune homme, et qui es la sublime invocation des vieillards; toi, liberté, qui, après avoir brisé leurs fers, conduiras les derniers esclaves, avec des chants de gloire, et les palmes à la main, aux dernières funérailles du despotisme!

CORMENIN.



LA SORBONNE.



Au mois d'octobre 1832, il a été écrit au-dessus d'une porte, sur la place de Sorbonne : ÉGLISE CONSTITUTIONNELLE DE FRANCE. Le jour où pareille inscription est venue paisiblement se graver en face de la Sorbonne, celle-ci a cessé de vivre. Son histoire désormais commencera par une oraison funèbre.

Mais dans l'enceinte obscure de ce temple de

la théologie a pris naissance une Sorbonne littéraire et philosophique, qui a continué, au nom de la pensée et de la raison, l'empire que son aînée exerça tant de fois sur les hommes, au détriment de la raison et de la pensée. Aussi, quand nous avons entrepris de remonter jusqu'au règne de saint Louis, pour demander ensuite à l'histoire la part que, dans chaque époque, elle a faite à la science théologique, une espérance lointaine nous soutenait dans nos recherches. A chaque fois que nous sentions notre courage défaillir, venait à nous la pensée de cet heureux progrès des temps qui a changé la Sorbonne en une école de libre savoir et de populaire éloquence, et sa chaire délaissée en une puissante tribune pour les idées nouvelles.

Si vous allez par hasard visiter les Thermes de Julien, quand vous serez sorti par l'hôtel de Cluny dans la rue des Mathurins, suivez l'étroite et longue rue qui se présente. Le pâle édifice qui s'allonge tristement sur la gauche jusqu'à l'église qui le termine, se nomme la Sorbonne.

Robert, né le 9 octobre 1201 au village de Sorbon, dans le diocèse d'Amiens, prit le nom de son village, et le donna à l'école qu'il fonda. Cependant au mois de juillet 1748, une voix s'éleva pour revendiquer en faveur de Robert de Douai la gloire de cette institution, et l'on crut

un moment que la faculté de théologie allait avoir son Améric Vespuce. Le *Mercur de France* fut le champ de bataille où se rencontrèrent Pigniol de la Force et l'abbé Ladvocat. La victoire demeura à Robert Sorbon, et au médecin de Marguerite de Provence l'honneur de s'être associé à l'exécution de l'entreprise. Robert s'était acquis par sa science et son talent une haute réputation. « Or, advint par une fois, dit le sire de Joinville, que pour la grant renommée qu'il oyt (saint Louis) de maistre Robert de Sorbon, d'être preudoms, il le fit venir à lui, et boire et manger à sa table. » Ce fut donc à la cour de saint Louis que maistre Robert conçut le dessein de son institution. Se voyant si haut placé, lui venu de si bas, il se souvint de ses humbles amis d'enfance, que la fortune n'avait pas faits assez riches pour aspirer à la science, et il eut la généreuse pensée d'ouvrir aux pauvres une école où ils n'eussent à apporter d'autre richesse que le talent.

« Le saint roy, dit encore Joinville, fut un jour de Pentecouste à Corbeil, accompagné de bien trois cents chevaliers, où nous estions maistre Robert de Sorbon et moy. Et le roi après disner se descendit au praël dessus la chapelle, et ala parler au comte de Bretagne, père du duc qui à présent est, de qui Dieu ait

« l'ame. Et devant tous les autres me print ledit
 « maistre Robert à mon mantel, et me demanda,
 « en la présence du roy et de toute la noble
 « compagnie : — Savoir mon, si le roi se seoit
 « en ce praël, et vous allissiez seoir en son banc
 « plus hault de lui, si vous en seriez point à
 « blasmer? auquel je répondis que oui vraiment.
 « — Or doncques, fist-il, faites vous bien à blas-
 « mer quant vous estes plus richement vestu que
 « le roy? et je lui dis : — Maistre Robert, je ne
 « vois mie à blasmer, sauf l'honneur du roy et
 « de vous; car l'habit que je porte, tel que le
 « voyez, m'ont laissé mes père et mère, et ne l'ay
 « point fait faire de mon auctorité. Mais au con-
 « traire est de vous, dont vous estes bien fort à
 « blasmer et à reprendre; car vous qui estes fils
 « de villain et de villaine, avez laissé l'habit de
 « voz père et mère, et vous estes vestu de plus
 « fin camelin que le roy n'est. Et lors je prins
 « le pan de son surcot et de celui du roy, que je
 « jongny l'un près de l'autre, et lui dis : Or re-
 « gardez, si j'ay dit voiz. » Le roy vint au secours
 de son chapelain; mais quand celui-ci se fut
 éloigné, il appela les princes ses fils et le sire
 de Joinville qui ajoute : « Et lors il me va dire
 « qu'il nous avoit appelés pour se confesser à
 « moy de ce que à tort il avoit défendu et sous-
 « tenu maistre Robert contre moy. » Ainsi il resta

prouvé que le fondateur de la Sorbonne était
 vêtu de plus beau drap que ne l'était saint Louis.
 Mais il fit un trop noble usage de ses richesses
 pour que la postérité ait à lui en demander
 compte.

Nommé chanoine de Cambrai en 1251, Robert
 créa, peu d'années après, la congrégation de la
 Sorbonne, dont il ne fixa les statuts qu'après
 dix-huit ans d'expériences et d'essais. Il acheta
 ou reçut à titre de don, des mains de saint
 Louis, quelques maisons situées dans la rue
 Coupe-Gueule, qui prit le nom de rue des Deux-
 Portes, quand le roi eut permis au théologien
 d'en fermer les deux avenues. Cet emplacement
 avait jadis été occupé par les écuries de la cour :
 plus tard nous verrons les arts s'en emparer pour
 ne le céder qu'à la nouvelle université. Quand
 le philosophe se sera lassé de chercher l'histoire
 de la civilisation dans la transformation des idées
 et des passions de l'homme, l'artiste, à son tour,
 la retrouvera dans la métamorphose successive
 des monuments qu'elles ont élevés. Marmontel
 eut un jour la pensée d'écrire l'histoire de son
 temps d'après les affiches étalées sur les murs.

La Sorbonne ne fut dans l'origine qu'un col-
 lège où d'habiles professeurs donnaient gratui-
 tement à des écoliers choisis l'enseignement de
 la théologie et des arts. Ici, comme dans la so-

ciété d'alors, les arts n'eurent que la seconde place. Il fallut plusieurs siècles pour intervertir cet ordre.

Les disciples de Robert trouvèrent dans sa maison trente-six chambres ouvertes à la science et au talent. Le nombre en est exact, si l'on en croit un vieux registre dans lequel il est parlé de trente-six couverts d'argent pour le service journalier des repas. Par quel noviciat arrivait-on à l'une de ces chambres? Ceux qui s'y présentaient à titre d'*hôtes* (*hospites*), après le titre obtenu de bachelier, soutenaient une thèse appelée Robertine, que suivait l'arrêt décisif d'un triple scrutin. Nourris et logés dans la maison, ils pouvaient étudier dans la bibliothèque, mais sans en avoir la clef: c'était le privilège des *associés* (*socii*). A toutes les épreuves des premiers, ceux-ci devaient avoir ajouté le bienfait d'un cours gratuit de philosophie qui, plus tard, fut remplacé par une seconde Robertine. Ceux d'entre les *associés* dont le revenu annuel ne s'élevait pas à 40 livres parisis, recevaient chaque semaine une bourse de cinq sols et demi (6 francs de notre monnaie), qui cessait de leur être payée le jour où ils obtenaient ces quarante livres. Robert ne ferma pas aux riches les portes de la Sorbonne, mais il exigea d'eux la somme qu'il donnait aux pauvres maîtres; heureuse idée

qui fit de la science une richesse pour l'indigent, et pour le riche un privilège assez précieux pour être acheté!

La Sorbonne grandit vite au milieu de la société chrétienne, qui commençait déjà à sentir le besoin de se rendre compte de ses croyances. Elle ne songe nullement encore à secouer le joug, mais la parole isolée du prêtre devient insuffisante, et à la majesté du sacerdoce les esprits veulent trouver unie l'autorité de la science. On vit des princes prendre Robert pour arbitre ou pour conseil, et les oracles que les têtes couronnées demandaient à Robert, les peuples venaient humblement les recueillir de la bouche des théologiens de son école. Aussi le fondateur avait-il impérieusement exigé qu'il y eût à toutes les époques, dans la société, un certain nombre de docteurs voués à l'interprétation de la loi évangélique, dans ses applications aux choses vulgaires de la vie. Telle fut l'origine des casuistes.

Les richesses arrivèrent à la Sorbonne en même temps que la renommée: Robert, par son testament, daté du jour de la Saint-Michel 1270, légua à la maison une partie de ses biens: elle reçut le reste des mains de Geoffroi de Barro. Ce fut le signal des donations qui, de toutes parts, vinrent grossir le trésor de la faculté. Il sera permis désormais de sourire lorsqu'on lira

sur quelques manuscrits : *Ce livre appartient aux pauvres maîtres de Sorbonne.*

La Sorbonne eut dès l'origine une bibliothèque. Trente-sept ans après la fondation, elle s'élevait déjà à mille volumes : deux ans plus tard, il fallut recommencer le catalogue, et de 1292 à 1338, il fut acheté de livres pour 3812 livres 10 sols 8 deniers, somme considérable pour le temps; c'était alors la plus belle bibliothèque qu'il y eût en France. Ses livres les plus rares demeuraient enchaînés dans leurs tablettes, et, suivant le précepte des sages de l'Orient, se communiquaient à tous, mais ne se livraient à personne. Dans le catalogue, chaque livre avait son prix, sa chronique, et presque sa légende.

L'enseignement de la théologie une fois organisé, Robert se souvint des arts, et ayant acheté de Guillaume de Cambrai une maison voisine de la sienne, y fonda, sous le nom de Calvi, un collège pour les humanités. Ce collège de Calvi, succursale à demi profane de sa sœur la théologienne, eut aussi ses docteurs et ses maîtres jusqu'en 1636, époque à laquelle il fit place à l'église qui existe encore aujourd'hui.

Quand il eut ainsi achevé son œuvre, Robert la mit sous le patronage de Rome et la protection de saint Louis, et mourut saintement à

Paris, le 15 août 1274. Une seule pensée avait rempli sa vie : ses yeux ne se fermèrent qu'après l'avoir vue magnifiquement réalisée.

Arrêtons-nous ici un moment pour revenir sur nos pas, et laissant les écoliers de cette formidable université de Paris se presser tumultueusement dans la double école des pauvres maîtres, essayons d'embrasser dans son ensemble l'imposante création de Robert. Hâtons-nous d'y signaler deux bienfaits qu'on n'a pas assez remarqués, et qui, l'un et l'autre, profitèrent dans le même sens à la civilisation et à la science.

La Sorbonne fut le premier collège où des séculiers vécurent et enseignèrent en commun. Toutes les branches de cet enseignement ecclésiastique aboutissaient, il est vrai, à l'unité du dogme catholique. Mais là du moins le christianisme se présentait dans sa pureté primitive, et échappait au faux alliage, toujours inséparable des traditions d'un corps qui a sa loi et son Évangile à côté de la loi et de l'Évangile de la foule. Que plus tard la philosophie s'épouvante à la pensée de cet enseignement demeuré le même quand tout a changé dans la société, je le conçois; mais au temps dont nous parlons, c'était une innovation et un progrès. C'est ainsi que toute institution nouvelle, fondée sur un instinct social,

puissante d'abord parce qu'elle regarde l'avenir, est condamnée par la loi de l'histoire et du temps à voir cet avenir devenu passé lui-même, et se fait ruine à son tour.

En second lieu, un principe fécond dans l'institution de la Sorbonne, c'est l'égalité parfaite établie entre ses membres, égalité qui, en la défendant à l'origine des emportements de l'esprit de corps, permit aux doctrines les plus diverses de prendre naissance dans son sein, pour se répandre au dehors. Le chef que donna Robert à sa maison n'eut, avec le titre de *proviseur*, que l'administration matérielle de la communauté, et l'honneur de présider aux solennités des exercices théologiques. Chaque soir, les clefs de la maison lui étaient remises. Le *senior*, le *conscriptor*, autres dignitaires de la société, avec des attributions du même genre, n'avaient pas un pouvoir plus étendu. « Nous ne sommes pas « entre nous, écrivait un vieux sorboniste, comme « des docteurs et des bacheliers, ni comme des « maîtres et des disciples; mais nous sommes « comme des associés et des égaux. » De là donc l'origine de ces doctrines qui, nées dans les écoles de la Sorbonne, remuèrent tant de fois le monde philosophique, et firent jour à la pensée humaine, qui n'eut long-temps que cette forme pour se produire. Laissez-la grandir, la noble

captive, sous ce manteau de la scholastique, laissez-lui apprendre lentement la langue du peuple, et vous la verrez un beau jour, l'héroïque aventurière, sortir des murs enfumés de la rue des Deux-Portes, et demander asile tour à tour à la Poésie, à l'Éloquence, à la Métaphysique; car ici-bas la vérité ne fait presque autre chose que changer de masque. Lorsqu'elle se présente nue aux peuples, sa parole bientôt les enivre, son regard les frappe de vertige, et le lendemain du jour où ils ont pris d'assaut les Bastilles, du pied ils renversent les temples.

Mais n'allons pas plus vite que le temps : cette Sorbonne, que vous verrez plus tard se soulever contre l'inoffensif Bélisaire, était alors la seule institution où pût se réfugier la liberté de l'esprit humain. Avant de frapper Clément Marot, l'insouciant poète, on la verra plus d'une fois se retourner contre les papes. N'oublions pas qu'entre Guillaume de Saint-Amour, le héros de l'une de ces croisades gallicanes, et les docteurs qui ne respectèrent pas le dernier malheur de Bélisaire, le monde a quatre siècles à vivre.

Maintenant il serait beau d'entrer hardiment dans l'école, d'interroger dans leurs chaires ces graves maîtres du treizième et du quatorzième siècle, qui élevèrent si haut d'abord l'autorité de leurs décisions, que l'on vit le moment où

les regards du monde chrétien allaient se détacher de Rome pour se tourner vers la Sorbonne. Il faudrait la voir, cette Sorbonne, élevant la voix au milieu de toutes les grandes querelles du moyen âge, et, selon le caprice de ses décrets, jeter le Vatican dans Avignon, ou le saluer dans Rome, toujours sûre d'entraîner la France dans la cause qu'elle nommait la sienne; tantôt arbitre redoutable, dont la parole est exigeante et hautaine; tantôt rivale impétueuse qui, dans l'emportement de sa doctrine, va presque jusqu'à l'hérésie; tour à tour se livrant à Rome avec le redoutable arsenal de sa science, ou laissant entrevoir quelque chose de cet instinct de liberté qui doit plus tard aboutir au gallicanisme. Si la France se dérobe un moment à la souveraineté des papes, c'est que ses théologiens l'ont familiarisée avec la pensée du schisme; si plus tard il se rencontre dans le camp des Bourguignons dix-huit assassins pour frapper au cœur le duc d'Orléans, Jean de Bourgogne sait bien où il trouvera un Jean Petit pour le défendre; et à l'heure où comparaitra, devant un tribunal inique, Jeanne d'Arc accusée d'avoir sauvé la France, regardez bien au front de ses juges; la Sorbonne en compte seize parmi eux. Cette Sorbonne, j'aurais voulu vous la montrer jetant la première, du haut de ses chaires, le cri d'alarme

du christianisme à l'apparition des jésuites, puis subjuguée par leurs doctrines, absolvant, comme eux, le poignard tombé tout sanglant du flanc de Henri III. La réforme une fois vaincue par les armes et se dépouillant du manteau huguenot, vous auriez vu la Sorbonne se prêter avec une merveilleuse souplesse à toutes les métamorphoses de son ennemi, et attaquée avec la plume à défaut d'épée, se défendre avec les censures à défaut de bûchers: mais pour enregistrer ses arrêts, la philosophie n'a que le ridicule, tandis que la Sorbonne a souvent pour arrière-garde le parlement et les gens du roi.

Voilà quelle tâche je m'étais d'abord imposée, ignorant non l'insuffisance de mes forces, mais la grandeur de mon sujet. J'entrai donc témérairement dans le moyen âge; mais à mesure que j'avais cherché à retrouver une à une tant de naïves ou de tragiques physionomies, pour les replacer vivantes dans le tableau de leur époque, je voyais insensiblement se grouper autour de ces simples docteurs toutes les questions apportées au monde ou rajeunies par l'âge où ils ont vécu. En présence d'un si grand spectacle, j'ai dû me taire. D'ailleurs notre savant maître, notre éloquent ami, M. Michelet, saura bien les faire revivre dans son *Histoire de France*, ces temps féconds où la théologie apparaissait sur